L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 20 AOUT 1893. 66me Annee

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office as New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 AOUT 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

L'Abeille du 1er Septembre.

Nous publierons, vendredi, 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1892-93 à la Nouvelle-Orléans. Cette Revue renfermera tous les renseignements désirables sur les progrès de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques, etc.

Notre numéro du 1er septembre devant être tiré à un nombre considérable d'exemplaires et expédié dans toutes les directions, les annonces qui y seront insérées auront une très grande circulation. Nous croyons devoir appeler sur ce fait l'attention du commerce et des parties intéressées en général.

VENTES DE DEMAIN, LUNDI.

Par le Shérif, à son entrepôt, rue Ste-Anne, près Chartres : Un cheval, deux mulets, un wagons, une baroche, trois charrettes, un lot de harnais, comptes ouverts, jugement.

LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES.

Comptons bien : Exposition de Chicago, ouverte le 1er mai 1893 ; Exposition de San Francisco, Californie, ouvrant le 1er janvier 1894 ; Exposition de Lyon, France, ouvrant le 26 avril, 1894 ; Exposition d'Anvers, Belgique, ouvrant le 1er mai, même année, 1894. Cela fait, dans l'espace d'un an, quatre expositions différentes, ayant toutes le même caractère d'universalité ou d'internationalité ; toutes également et au même degré, industrielles, commerciales, artistiques, littéraires, agricoles ; toutes donnant avec un égal empressement l'hospitalité aux produits les plus divers du monde entier, civilisé ou non civilisé ; toutes se succédant sans interruption, et, qui plus est, s'enchevêtrant les unes dans les autres ; de telle sorte que le commerce, l'industrie, l'industriel, le commerçant, l'économiste, le savant, l'ingénieur, l'artiste, l'agronome, peuvent sortir de chez eux, traverser l'Atlantique de l'est à l'ouest, puis de l'ouest à l'est, visiter à leur aise chacune des immenses bazars, et rentrer dans leurs foyers, après s'être rendu au compte exact du plus ou moins haut degré de perfection où est arrivé le génie humain dans toutes ses manifestations, dans toutes les branches de son activité.

Il y a même, par le temps qui court, certaines agences plus ou moins nationales qui, munies d'un stock de choix, sont chargées de présenter d'exposition en exposition, comme un marchand ambulant promène son éventaire de rue en rue et de maison en maison.

Voyez la France. Après avoir à peine fermé sa célèbre exposition de 1889, qui avait été pendant six mois le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustrations dans la politique, l'industrie, la science et les arts sur le globe, elle songe déjà à en préparer une autre pour l'an 1900 ; à lui donner des proportions doubles de la précédente, attendu qu'après les colossales installations de Chicago, les terrains du Champ de Mars deviennent beaucoup trop étroits.

Il est question d'abattre les immenses casernes qui portent le nom d'Ecole Militaire et, en s'emparant des vastes terrains vagues qui s'étendent par derrière, de doubler la plaine de Champ de Mars—Une nouvelle œuvre gigantesque qu'entreprend ainsi la République Française, et pour laquelle il ne lui faut pas moins de cinq ans de préparation.

Au premier abord, on reste frappé de stupeur devant l'étrange spectacle qu'offre l'humanité. On se demande si elle n'est pas atteinte de folie, de monomanie, et où elle veut en venir avec ces entassements perpétuels, sur un même point, de merveilles que les trois-quarts des visiteurs ne regardent pas, auxquelles généralement même, ils n'entendent rien. Pourquoi ces édifices, ces palais de fer et de glaces, élevés à grands frais, à la hâte, pour être renversés le lendemain ? Les populations américaines et européennes ne sont elles pas fatiguées des déplacements incessants qu'on leur impose, du pèlerinage auquel on soumet leurs personnes et leurs bourses ? Il paraît qu'il n'en est rien, puisque l'empressement des foules ne fait que s'accroître, à mesure que se multiplient les exhibitions.

Impossible même de considérer toutes ces entreprises comme rémunératrices. On sait qu'aucune d'elles à l'exception peut-être de celle de 1889, n'a pu couvrir ses dépenses et que les souscripteurs, Etats et particuliers, en ont toujours été pour leurs avances.

Quelle est donc la cause de cette fièvre d'exposition qui s'est emparée de l'humanité ?

C'est qu'elle est travaillée par un besoin irrésistible de montrer ce qu'elle sait faire, d'étaler à tous les yeux ses produits, des plaisirs, de quelque façon et à quelque prix que ce soit, sur les marchés des deux mondes. Sur quelque coin du globe que soit perdue une communauté, il lui faut, coûte que coûte, entrer en relations directes avec le reste du genre humain. Au triple point de vue industriel, commercial et artistique, il n'y a pour aussi dire, plus de nations. Elles se pénètrent mutuellement ; elles se fréquentent du commencement à la fin de l'année ; elles voisinent en quelque sorte comme de braves bourgeois qui habitent la même rue, foulent le même trottoir, et après s'être fait depuis le matin, une concurrence effrénée, de boutique à boutique, jasent entr'eux, le soir, sur les affaires plus ou moins heureuses qu'ils ont faites pendant la journée et sur celles qu'ils comptent entamer le lendemain.

On reste étonné en lisant les relations qui se publient actuellement de l'autre côté de l'Atlantique sur l'Amérique, de la justesse des appréciations qui y abondent et des jugements que l'on y porte à chaque page sur ce que nous appellerons la civilisation américaine, si différente pourtant de celle de vieux monde. Il n'y a plus de mystère, à l'heure qu'il est, de ce côté-ci de l'Atlantique, pour ceux qui habitent de l'autre côté. Il s'opère en sens inverse, d'un continent à l'autre, une double infiltration des mœurs qui en se mélangeant, en se fusionnant, finissent par étouffer tous les préjugés internationaux et abattre toutes les haines.

C'est là une des conséquences les plus inattendues et les plus heureuses de la fréquence des expositions universelles. N'eussent-elles produit que ces résultats, qu'elles auraient droit à la reconnaissance de l'humanité.

LA SERVANTE.

Je voudrais dire une autre histoire qui m'a été contée, une histoire encore de cette Bretagne si variée en hommes et en choses.

La voici :

Le point où elle s'est passée importe peu. Je dirai seulement que la côte, en cet endroit, est, par exception, toute vêtue d'arbres, et que, partout où la mer a creusé des golfes et pénètre un peu loin dans les terres, son flot de haute marée touche des branches de chênes. En face, à trois lieues au large, un groupe d'îlots forme barre. Le nom de chacun d'eux n'est connu que des pêcheurs de homards. Ils sont peu élevés, et, portant tout l'effort du vent et des houles, ils n'ont, au contraire, qu'une maigre végétation, des herbes de falaises, soyeuses comme des cheveux de petite Bretonne blonde, et de maïs vaincu par de seigle et de pommes de terre, semés par les gardiens du phare ou par leurs proches voisins, gens difficiles à ranger dans une profession quelconque, fermiers ne payant pas leur ferme, paysans toujours en mer, faisant, le jour les pêches permises, et, la nuit, les pêches défendues. Les écueils sont pleins de poissons. Entre le continent et les îles, une baie large, profonde au plus de vingt-cinq brasses, avec des bosses presque à fleur d'eau, et qu'on pourrait croire une des serres chaudes de l'Océan. Car, à l'abri derrière les roches lointaines, toutes les plantes sous marines ont fait comme les arbres de la côte : elles ont poussé librement, pleinement, de toute la vigueur de leur sève. Elles montent du fond, pareilles à un mâquis jamais coupé, mêlées les unes aux autres, tordues, luttant pour s'emparer d'une place à la lumière. Les hautes tiges seules apparaissent et plient au flot qui passe ; rubans prodigieux qui ont l'air de nager, têtes de grands polypiers, herbages aux pointes frissonnantes, fleurs de mer incertaines, aperçues à travers le miroir trop mobile de l'eau, mais dont le reflet court à travers la baie. Le voyageur qui longe la plage ramasse un morceau de liane rose, des débris de fleurs couverts de coquilles et venant d'un cep très vieux. Mais celui qui monte une barque et s'éloigne peut seul découvrir qu'il y a là deux forêts dont l'une commence où finit l'autre, comme si, dans l'eau transparente du golfe, l'ombre des chênes avait pris racine.

C'est ce qu'aimait, d'un très ancien amour, l'abbé Théodore de V....., ou plutôt "Monseigneur", car il était, non pas évêque, mais prélat de la cour romaine. Sa famille avait longtemps possédé toute la forêt et toute la lande qu'on apercevait par les lucarnes du logis : elle avait toujours eu, dans l'iris pâle des yeux, quelque chose des lueurs changeantes de la baie voisine. L'abbé était le dernier du nom. Il jugeait que la race finirait noblement avec lui. Et, de fa t, il résumait magnifiquement les énergies de ses aïeux. L'orientation seule différait. Ces chasseurs de renards et de lièvres avaient—qui l'aurait cru ?—un logicien pour descendant, un homme d'une culture générale déjà rare et qui devenait mer veilleux dans les sciences philosophiques. Le tempérament physique était le même, la stature élevée, la poitrine bombée et comme façonnée encore par le moule des anciennes cuirasses. L'abbé portait la barbe longue, il avait le nez fort et droit, la tête, d'une courbe fine, plantée sur des épaules d'athlète, et, quand il se promenait dans les allées de son parc, la soutane retroussée, l'allure un peu voluptueuse, on pensait aux cavaliers descendus de cheval. Un gamin, le voyant passer, un jour, dans une rue de Paris, avait crié : "Va donc ! graine de Croisade !"

Eh bien ! oui, graine de Croisade, il en était une, mais pas avariée. L'abbé, rude pour lui-même, se levait la nuit pour réciter un office. Nul ne l'y forçait. Il vivait seul dans son château. Il avait seulement pour principe qu'il faut être le maître de son corps, et il accomplissait une promesse qu'il s'était faite à lui-même. D'autres ne sont pas si sévères que lui pour ces promesses-là. De plus, il visitait les pauvres de trois bruyères, situés à trois co ns de la lande payait des loyers, distribuait des remèdes, catéchisait les petits enfants, qu'il réunissait, le plus souvent, en plein air, dans la cornière d'un champ d'ajonc, et, bien qu'il ne fût ni curé, ni vicaire, ainsi à se nommer, quand on lui demandait son rôle en ce monde : "Chapelain des îles." Il allait dire la messe, là-bas, une fois la semaine. Chaque dimanche, à la première heure, un capitaine au cabotage, Le Boustouiler, devenu garde de la forêt, et un gabier descendu aux fonctions de jardinier, grand gars maigre et peu rangé, neveu de la servante, paraient le canot, hissaient la voile, et conduisaient l'abbé aux îles, où une chambre abandonnée, récrépie en jaune, servait d'église.

De plus longs voyages, l'abbé n'en faisait plus.

Et l'on pourrait s'étonner qu'un homme de ce mérite ne tînt pas une plus grande place dans le monde, si l'on ne savait par que les Croisades gênent aujourd'hui bien des gens, et de façons bien diverses, mais personne autant que les quelques prêtres sortis des vieilles races. Hors du cloître, où l'ombre est égale pour tous, la vie est pour eux difficile et sans chemin. L'abbé l'avait compris. Dès les premiers pas, il l'était arrêté pour se jeter dans l'étude et s'enfermer dans sa clairière de forêt. Il vivait là toute l'année, recevant peu, des amis qu'il aimait tendrement, écrivant un grand nombre de lettres, généralement affranchies à 25 centimes, qui lui valaient la considération des bureaux de poste. Ses lettres prenaient le chemin de toutes les capitales de l'Europe. Il les faisait courtes et d'une franchise énorme. Jamais d'effusion inutile, bien qu'il fût plein de cœur, mais de brèves discussions, des jugements sur une thèse assaisonnés par l'un, et qui commençaient ainsi : "Vous êtes décidément, mon cher, un monstre d'orgueil", ou bien : "J'espère qu'il ne vous arrivera plus de dire une aussi grosse sottise que celle...." On lui pardonnait presque toujours, parce qu'il s'adressait à des hommes qui connaissaient son mérite et le leur. Avec cela, très doux pour ceux qui pensent à peine et qui souffrent, généreux avec des moyens restreints, riant pour peu de chose, lorsque l'occasion rare s'en offrait, incapable de rancune, auditeur patient des misères d'autrui, l'abbé avait des relations dans le grand monde et des amis dans le petit. Peut-être que, s'il eût pu choisir, il n'aurait rien désiré de mieux.

On le savait bon et même faible. Quand je dis qu'il recevait peu de visites, j'excepte celles des mendiants. Ceux-là venaient par tous les temps. La grand'route avait beau n'être qu'une barre blanche tout mince, à peine visible à l'extrémité de la lande, ils connaissaient le point précis où il fallait la quitter, et les sentiers à travers la bruyère. Il ne se passait guère de semaine sans qu'une bande de mauvais drôles fît surprise en flagrant délit, rompant des branches mortes dans le bois, ou mêmes des branches vives, secouant un pommier, ramassant des châtaignes. Mathurin Le Boustouiler accourait alors, jurant sans le vouloir, et de souvenir, sous la fenêtre lierrée de la chambre de l'abbé.

—Ne jure pas, Mathurin, disait l'abbé en paraissant. Qu'y a-t-il ?

—Des chemineaux qui pillent les pommes du verger !

—Il faut les renvoyer doucement, Mathurin.

—Doucement ? Moi qui ai courn plus d'une demi-heure après eux ! J'en ai pris un. Le neveu l'a ligotté.

—Ont-ils volé autre chose ?

—Oui, Monseigneur.

—Quoi donc ?

—Ravagé mes tomates.

—Tu sais que je ne les aime guère, Mathurin.

—Emporté votre plus beau melon.

—J'y tenais davantage.

—Enfin, Monseigneur, que faut-il faire du gredin que j'ai pris ?

—A t il mauvaise figure ?

—Très mauvaise.

—Explique lui que ce qu'il fait n'est pas bien, Mathurin, et renvoie le.

Et comme la scène s'était renouvelée, et que Mathurin, hors de lui, se permettait de reprocher à son mal re cette faiblesse persévérante envers les maraudeurs :

—Vois-tu, mon ami, répondit l'abbé, mes ancêtres ont pillé, dans le temps, eux aussi. Ils enlevaient autre chose que des melons. Moi, je restitue.

Mathurin ne comprit pas et crut que son maître se moquait de lui. Mais la servante Vincente Le Gouïz, à laquelle il rapporte le mot, ne chercha pas même à comprendre. Tout ce que disait Monseigneur était bien. Une seule fois dans sa vie, Vincente avait trouvé à reprendre en lui : le jour où il naissait. Comme on parlait de donner au nouveau-né le nom de Théodore :

—Que penses tu donc de ce nom-là, Vincente Le Gouïz ? avait dit la mère.

—Qu'il est bien sérieux pour un si jeune fils, Madame, et pas breton.

Depuis lors, pour faire oublier, peut-être l'irrévérence de ce propos, elle servait sans même un murmure. Ses soixante dix ans avaient respecté deux choses en elle, le cœur et les yeux. Elle était de ces honnêtes fi les qui ont encore leur regard d'enfant. Et dans le sien on pouvait lire un amour sans borne, une humilité grande parmi les grandes choses, quand elle regardait son maître, fils de ses maîtres, en qui elle voyait aussi un prêtre de son Dieu.

—Vincente se mettrait dans le feu pour moi, disait quelquefois l'abbé.

Il avait raison.

Un soir d'été, qu'il faisait orageux et que des nuages, comme des écrans de cuivre rouge, montaient lentement du Sud, en roulant l'un sur l'autre, un soir chaud, sans vent, où la mer avait peine à se porter et à jeter trois doigts de lame sur les plages, Le Boustouiler, qui gaulait des châtaignes, aperçut une fumée au-dessus du dernier îlot de gauche. Il laissa tomber sa gaule et courut au logis.

—Monseigneur, ils vous demandent aux îles ! J'ai vu la fumée sur le caillou !

—Pare vite le canot, Mathurin, nous irons. Ça doit être le gueuleur qui s'en va de ce monde.

Mathurin se hâta de prendre sa voilure de mer, et partit avec Vincente pour chercher le neveu au jardin. Ne l'y trouvant pas, ils crièrent inutilement aux carrefours du parc : "Louarn ! Louarn !" et finirent par le découvrir étendu sur la paille d'une grange, ivre-mort.

—T'as pas honte, Louarn ? cria Vincente. Monseigneur s'attend pour aller assister au mourant dans les îles. Lève-toi !

Mais le gabier répondit d'une voix perdue dans les rêves :

—Je ne peux pas aller dans les îles, ma petite tante : tu vois bien que j'y suis.

Il étendait le bras, pour montrer les murs de la grange. Vincente le laissa et ouvrit la porte d'où, par-dessus les lignes des arbres, on voyait tonté la mer, violette et sans une ride. Juste en face, au bout de la ligne d'îlots presque noyée dans la brume, la petite fumée montait toujours. C'était l'appel d'une âme en détresse.

Vincente et Mathurin revinrent vers le logis, car l'abbé attendait, debout sur le perron. Il avait pris, dans sa chapelle, l'huile de l'extrême-onction, et enfermé une hostie consacrée dans une petite boîte de vermeil qu'il portait suspendue au cou. Il avait les mains croisées sur la poitrine, et la tête baissée. De minute en minute seulement, il s'interrompait de prier, pour jeter un coup d'œil rapide du côté où le signal lointain, là bas, lui parlait du gueuleur de phare.

—Monseigneur, dit Vincente en approchant, mon neveu est un peu malade. Si vous le permettez, j'irai à sa place, car le temps presse.

—C'est que, ma pauvre Vincente, il y aura peut-être à ramer pour sortir.

—Je ferai de mon mieux, répondit Vincente.

L'abbé ne répliqua point, voulant ménager ses mots, par respect. Ils descendirent la pente couverte d'arbres, le marin devant, son béret à la main, Vincente la dernière, blanche sous sa coiffe, et digne, et recueillie comme une légende de son pays. Et leur petite procession suivit les sentiers en lacets, sous l'ombre qui commençait à se mouvoir par moments. Des souffles, au-dessus d'eux, plaient les pointes des hêtres.

Quand ils furent montés dans le canot, l'abbé s'assit à la proue, la tête tournée vers le large ; Mathurin leva l'ancre, et les deux avirons commencèrent à battre l'eau de la crique. Il fallait un peu de temps pour arriver jusqu'à l'îlot goulet qui donnait accès dans ce lac intérieur, tout enveloppé par les bois et soustrait à l'action de la brise. La vieille servante avait peine à remuer la longue perche. Mais, dès que le canot entra dans la grande baie, il rencontra le vent, et Vincente se tint immobile et humble à l'arrière, près du marin qui gouvernait.

—C'est du vent de grain, dit Le Boustouiler, ça va faiblir. Il regarda Monseigneur, courbé, à demi-cassé par le mât, et comprit bien que son avis, entendu ou non, ne serait pas écouté. Il fallait aller. Le ciel s'était couvert en peu de temps, les nuages couleur de cuivre étaient devenus couleur de suie, et il n'y avait plus de clarté qu'en arrière, du côté des collines déjà lointaines, que bordait une ligne bleue, la seule, comme une espérance laissée. Le canot se levait mal à la lame, et embarquait des paquets de mer, à tribord.

Il avait l'air de courir très vite, le mât pliant, vers le fond d'une caverne dont le toit s'abaissait. Car les nuages tombaient en grosses masses, jusqu'à traîner sur la baie, et, quand ils crevèrent, on ne vit plus rien, mais la pluie cingla comme des grains de plomb. En moins de temps, des milliers de crêtes de lames, qui dansaient autour du bateau, se mirent à battre le bordage, à faire crier la membrure, à donner dans le gouvernail des coups si rudes que la barre échappait presque aux mains du garde. L'eau entrait de toutes parts, et, ballottée dans la cale, rejaillissait, à chaque secousse, par les fentes du plancher.

—Monseigneur va prendre froid, dit Vincente en se penchant vers son compagnon. Si seulement mon tablier était sec, j'irai....

—Tais-toi donc, dit l'homme en repoussant la barre vers elle. Tout ici est mouillé comme ta coiffe. Prends plutôt ton sabot pour vider la mer qui entre.

Et Vincente, pliée en deux sous la rafale qui ne s'apaisait pas, essaya d'enlever l'eau qui alourdissait la barque. Elle travailla longtemps, jusqu'à n'en pouvoir plus. Devant elle, en se redressant, elle apercevait son maître immobile, courbé dans la même adoration muette et elle recommençait. Mais le vent redoublait ; l'eau, malgré ses efforts, lui venaient maintenant à mi-jambes.

—Si ça continue un quart d'heure, dit Mathurin, nous coulons.

Ils avaient, en ce moment, la voile entre eux deux. Vincente ne répondit rien. Elle se leva, et regarda du côté de l'avant. Puis elle attira l'aviron, le mit en travers du bord, le fit couler un peu, et, se couchant sur le bois, se laissa tomber avec lui. L'humble fille s'était dit que peut être elle gagnerait ainsi la côte, et que, sûrement, elle sauverait son maître. Mathurin ne la vit même pas. Ce ne fut que plus tard qu'il se rappela de petites choses : qu'elle avait cessé de travailler, qu'elle s'était mise debout, et que, dans la grande rafale, il y avait eu un bruit de planches remuées.

Celui qui me racontait l'histoire ajoutait :

"Pour l'abbé, il eut tant de chagrin qu'il ne voulut pas sortir pendant plus de six mois. Il refusa toujours de prendre une autre femme à son service. "Il n'y avait plus qu'une servante au monde, disait il et je l'ai eue. Elle était la dernière de sa race, comme je le suis de la mienne. C'est fini." Et, à la place de Vincente, il loua un grand gars breton sans âge, un peu illuminé, et qui ne savait rien faire, mais qui ressemblait à la morte."

RENÉ BAZIN.

St-Martinville, La., 10 août 1893.

Albert Hartmann, Esq., Nile-Orléans.

Cher Monsieur—Le piano Emerson, acheté par votre intermédiaire chez M. Junius Hart est, sous tous les rapports exactement ce que vous avez dit et a donné parfaite satisfaction ; son son étant suffisamment fort pour nous donner de la bonne musique dans notre grande salle.

Ayant toutes les raisons pour nous féliciter de notre marché, au nom du Club que nous représentons, nous vous désirons un succès parmi nos amis des Attakapas.

Le Club A. O. A.
DUMAS HÉBERT,
ROBERT VOORHIES,
JOSEPH MARTIN.

If you feel weak and all worn out take BROWN'S IRON BITTERS

Dialogue entre deux faux pauvres, un aveugle et un sourd :

—Oh ! moi, dit le premier, je n'entends pas de cette oreille !

—Eh bien ! moi, c'est ma manière de voir !

Et ils se cognent.

Votre argent doit fructifier.

Le courtier bien connu, M. Aristide Delvaille, a pris les mesures nécessaires pour engager, dans des opérations légitimes, les capitaux de ceux qui craignent que les Banques n'en soient pas de sûres dépositaires. Dans une autre partie de cette feuille, M. Delvaille annonce qu'il a en mains des valeurs de première qualité : liens de vendeurs, billets garantis par collatéraux incontestés, actions de corporations prospères et autres effets de commerce entourés des meilleures garanties, et les vendra.

Les personnes ayant à leur disposition des fonds, ne sauraient les faire plus avantageusement fructifier qu'en les plaçant dans quelqu'une des valeurs diverses que M. Delvaille offre en vente. La pénurie d'argent diminuerait d'une façon notable si, cet exemple était généralement suivi par les détenteurs de valeurs négociables ; et les capitalistes qui disposent de fonds dans le moment trouveraient à faire d'excellents placements.

Many Persons are broken down from overwork or household cares. **Brown's Iron Bitters** Rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

L'épouvante causée par la fièvre jaune est dissipée ; nous nous y habituons à la pensée de la maladie. Les chèques certifiés et le Congrès feront bientôt réintégrer la confiance ; mieux encore, nos produits : le riz, le coton et le sucre arriveront sous peu en abondance sur notre marché et que l'argent y circule à librement. L'avenir est plein de promesse ; ne différez donc pas, si vous désirez faire achat d'un bon piano, à bas prix, et à des conditions faciles, allez au magasin de Junius Hart, 191 rue du Canal.

Les Maux de Tête, la Constipation, les Hémorroïdes sont radicalement guéris par l'emploi judicieux des Pilules d'Ayer.

On cite un mot de Gambetta, qui caractérise bien la séduction que, dès l'Ecole de droit, M. Decrais, le nouvel ambassadeur de France en Angleterre, exerçait sur son entourage.

Un jour, à la conférence des agrégés, ils avaient, l'un et l'autre, traité, contradictoirement, une même question.

Au cours de sa harangue, M. Decrais évoqua le souvenir des sirènes.

—La sirène, c'est vous ! s'écria de sa voix tonnante, le futur tribun.

X...., un malade imaginaire, est, sans cesse, en visite chez son médecin, qu'il ennuie de la plus cruelle façon. C'est ce qu'il appelle aller se faire remonter le moral, car il ne prend aucune drogue et sait, parfaitement, qu'il n'en a pas besoin.

L'autre jour, il arrive chez le docteur, l'air abattu.

—Ça ne va plus, s'écrie-t-il ; je viens encore me faire remonter.

—Eh ! sapristi ! s'exclame l'autre, impatienté, prenez un horloger au moi !

Sur le boulevard.

—Vous connaissez Untel ?

—Pas très intimement.

—Il gagne beaucoup à être sonné.

—Comment cela ?

—Dès qu'il fait une nouvelle connaissance, il lui emprunte de l'argent, qu'il ne rend jamais.

Cueilli sur l'enseigne d'un tonnelier, à Suresnes :

A DIOGÈNE.

C'est du pur classique !

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.

VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 419.
21 fév 93—1 an

WANGLER-CIOR.—Mardi, le 16 mai, à la Cathédrale St Louis, par le Très Rév. Mgnsr, Mlle MARGUERITE CIOR et M. JULES WANGLER.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.—Décédé, hier, à l'Asile de la Société Française, à l'âge de 22 ans, le sociétaire HYACINTHE HENRI, natif de Arnajuson, Basses Pyrénées, France. Messieurs les Membres de la Société et particulièrement ceux de la catégorie du mois d'Août sont priés d'assister à l'inhumation qui aura lieu aujourd'hui, dimanche, 20 août 1893, à 11 heures A. M. Convoi partira de l'Asile de la Société Française.
Par ordre du Président. JOS. BAYLE
A. LE FRANÇOIS, Secrétaire. 20 août—1f

SERVICE FUNÈBRE.
Une messe funèbre sera célébrée le mardi 22 août, à 7 heures du matin, à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de l'Hon Ed. BERMUDEZ. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.
20 août—1f

MESSE FUNÈBRE.
Une messe funèbre sera dite, pour le repos de l'âme d'ANTOINE BOTTO, à l'âge de 8 ans, le mercredi, 23 août 1893, à 6 1/2 heures A. M. Ses amis et connaissances sont respectueusement invités à y assister.
De la part de sa veuve.
20 août—1f

A DELVAILLE,
31 RUE CARONDELET.
Offre dans ce moment des placements les plus avantageux sur billets hypothécaires, billets de vendeurs et autres billets garantis par des sûretés de première classe. 17 août—17 20

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Dames, les Lundis de 8 a. m. à 5 p. m ; les Vendredis de 8 a. m. à midi pour Dames exclusivement. Pours Messieurs de 8 a. m. à minuit, tous les jours excepté aux heures des Jours réservés aux Dames. Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide. Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p. m. A trois lieues de la rue du Canal. Nos 102 à 106 RUE CONTI
EUG. GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1an
BAINS

NOUVELLE-ORLEANS, 12 août 1893.
L'association existant auparavant sous le nom de la raison sociale BULIER & BRIEDY est, ce jour, dissoute par consentement mutuel. Les affaires seront continuées par M. M. BRIEDY, qui assume toutes les dettes et collectera toutes les réclamations.
17 août—17 20 26 M. BULGER.
M. BRIEDY.

Scientific American Agency for PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.
For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, $3.00 a year ; $1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

THE LEON QUEYROUZE
Commission Co. Limited,
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
69 et 71 RUE TCHOUPITOULAS.

MME. J. H. HORSNYDER, 152 Pacific Ave., Santa Cruz, Cal., écrit :

"Quand j'étais enfant et que j'allais à l'école à Reading, Ohio, j'eus une sérieuse attaque de fièvre cérébrale. A ma convalescence je m'aperçus que j'étais complètement chauve et pendant longtemps, je craignis de rester ainsi pour toujours. Des amis me conseillèrent l'usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, ce que je fis, et bientôt mes cheveux

Commencèrent à pousser,

et j'ai maintenant une luxuriante chevelure, ayant tourné cependant du blond au châtain foncé."

"Après un accès de maladie mes cheveux tombèrent à plein peigne. J'employai deux bouteilles de la

VIGUEUR DES CHEVEUX D'AYER,

et maintenant j'ai des cheveux d'un mètre de long, abondants et épais. J'ai recommandé cette préparation à d'autres personnes qui ont obtenu les mêmes bons résultats." — Mme. SIDNEY CARR, 1409 Regina St., Harrisburg, Pa.

"Je fais usage depuis plusieurs années de la Vigueur des Cheveux d'Ayer et ai toujours obtenu des résultats satisfaisants. Je sais que c'est la meilleure préparation qui existe pour la chevelure." — C. T. ARNETT, Mammoth Spring, Ark.

Vigueur des Cheveux d'AYER,
Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

INSTITUTIONS.

Institut Markey-Picard.
372, Avenue de l'Espinande, N. O.
Pensionnat Externat pour jeunes filles, et Ecole primaire pour petits garçons. Réouverture des classes, lundi quatre septembre. Pour informations ou prospectus, s'adresser à l'Institut.
20 août—1m., dim mar. jeu.

Collège des Jésuites.
La prochaine session, au Collège des Jésuites, sera ouverte MERCREDI, 4 septembre 1893. Les parents désirant mettre leurs enfants au collège pourront voir le préfet d'étude tous les jours pendant les vacances, de 9 heures 30 à 11:30 du matin, et 1 heure à 3 heures de l'après midi. 20 août—au 4 sept

Ecole de l'Union Française.
(Pour filles.)
Rentrée des classes, lundi, 4 septembre. Education complète en France et en Angleterre. Pour d'excellents professeurs. Conditions à la portée de tout le monde. Cours libres de dessin, travaux de crochet et d'aiguille. Pour tous renseignements s'adresser au bureau de la Société. Prière aux élèves d'être ponctuelles à la rentrée. 20 août—3dim

Des Classes de Chant et de Solfège
S'ouvriront à la Salle 8 e Anne, rue Romas, entre Ursulines et St Philippe,
Lundi, 11 Septembre, à 4 heures.
Pour renseignements complets s'adresser à Mme P. C. Buckley, Principale 187 rue Ursulines, Nouvelle-Orléans. 20 août—1f

LE COLLÈGE JEFFERSON,
A ST-JACQUES, LNE.,
Sous la Direction des Pères Maristes.
Est à Collège Point, sur le Mississipi, à 50 milles en amont de la Nouvelle Orléans, avec laquelle il a des communications toutes les heures par bateaux à vapeur et des trains des chemins de fer Vallée du Mississipi et Texas Pacific.
Conditions modérées. Le prochain commence le 5 septembre. Pour des renseignements, s'adresser au Très Rév. J. H. Illoz, S. M., Consul G. O., Parloue St-Jacques, Lne.
ajnl au 5sept—

Couvent des Dames Ursulines,
Nile-Orléans.
La 167e réouverture des classes de cette célèbre Institution au lieu, cette année, Lundi, 4 septembre. Les Elèves y trouvent tous les avantages d'une éducation distinguée, solide et religieuse. L'Anglais y est enseigné aussi parfaitement que le Français, non seulement par théorie mais également par pratique, et le plus grand soin est donné à la santé et au confort des Elèves.
La musique y est cultivée avec un soin spécial. Pour plus de renseignements, s'adresser à RÉV. MÈRE SUPÉRIEURE.
Belle 95, Nile-Orléans, Lne.
6 août—4 dim

Suspension du train extra de la côte du Louisville and Nashville Railroad.
Le train extra de la côte partant de la Nile-Orléans à 3 heures P. M. le samedi, pour revenir en ville le lundi, a été suspendu à partir du 12 août.
Le train régulier de la côte (accommodation train) continuera son service comme de coutume.
C. MARSHALL, Surintendant. JOHN KILKENY, D. P. A.
18 août—

DR F. E. BROCARD prévient Messieurs les habitants des Casernes et Versailles, qu'il vient d'ouvrir une pharmacie encoignure Flood et Dauphine. L'on trouvera à cette pharmacie les drogues, médicaments, parfumeries, articles de toilette, ect., de premier choix.
Dr F. E Brocard prévient aussi Messieurs les membres de la Société St-Maurice qu'il est pharmacien de la Société.
Le Dr F. E. Brocard se tient à la disposition de Messieurs les habitants, de jour comme de nuit, pour l'exercice de sa profession de médecin.
12 août—12 au 20

SARAVIA.
Régulateur Mexicain Indien pour les dames, purement végétal.
Le plus grand bienfaiteur de la femme dans les cas de menstruations supprimées et douloureuses, Pertes blanches, Flux et Migraine, causés par les menstruations irrégulières.
Demandez à votre pharmacien le SARAVIA, et ne vous laissez pas induire à acheter un autre régulateur avant d'essayer le Saravia.
A vendre par I. L. Lyons & Cie. et tous les pharmaciens.
2 août—1m Jeu Mar Sam

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX, RUE ROYALE, 31.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.
AOUT 1893.
A l'avenir la présente publication n'aura lieu que le DIMANCHE.
Liste de publication.
Andrieux Jean et Alfred Kiefer, Nicolas
Armand, Marie Laborque, J. ques
Mlle M. E Arcquel Lamarre, Alcide
Barthe, Louis Joseph Lemuhot, Alexis
Boville, Clavery Maingay, Arthur
Chavin Dme, née Bry Médan, Michel
Coppaux, Louis Murat, (époux)
Deloye (ses héritiers de Ponnet, Théophile
Drogoul, Antoine Rangeard, Pierre Avenant
Desmoulins, Pierre Sercentani, Jules François
(époux) Turatte-Dubois, Constantin
Gole, Joseph Turatte-Dubois, Gustave
Guéneau, Pierre White
Gulichet, Philibert
Guillemin, LETTRES.
Hartz, Eugène
Dasset, Mme Ottomer, Edouard
Travers, Joseph
N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. le secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.
Le Gérant du Consulat de France,
Signé : G. MEYERIE.

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
Banque d'Epargnes Teutonia,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127.....RUE DE LA COMMUNE.....127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et